

Parier sur le hasard ?

Hugo Bonin, *La démocratie hasardeuse*, Montréal, XYZ éd., 2017. 120 pages

Martin David-Blais

Volume 12, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87849ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David-Blais, M. (2018). Compte rendu de [Parier sur le hasard ? / Hugo Bonin, *La démocratie hasardeuse*, Montréal, XYZ éd., 2017. 120 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(2), 10–12.

PARIER SUR LE HASARD ?

Martin David-Blais
Université Saint Paul

HUGO BONIN

LA DÉMOCRATIE HASARDEUSE
Montréal, XYZ éd., 2017. 120 pages

Nous sommes habitués à penser que la démocratie doit fonctionner selon une des deux formules suivantes : ou bien un groupe prend des décisions en faisant en sorte que toutes et tous aient accès à la délibération et à la décision ; ou bien on procède par délégation de responsabilité au moyen d'un scrutin. L'application de la seconde formule, qui est très nettement prépondérante et qui est utilisée dans toutes sortes de circonstances, n'est pas sans poser de très sérieux problèmes si on en juge à l'aune de nos idéaux démocratiques. La tendance lourde à l'élitisme en est un de taille : on observe entre autres choses des phénomènes de surreprésentation de certaines catégories de citoyens dans les postes de grande responsabilité au détriment d'autres catégories ainsi que, bien souvent, des problèmes de participation anémique. Le livre d'Hugo Bonin propose de considérer le recours au tirage au sort comme un autre moyen pour s'occuper de la délégation de responsabilité et du choix de représentants en faisant valoir que ce moyen n'est pas sans présenter plusieurs avantages.

La thèse n'est pas formulée de manière pompeuse et triomphaliste même si le début du livre laisse un peu craindre cela (on a droit à des pages passablement convenues sur la crise de la démocratie) : le tirage au sort n'est donc pas présenté comme une panacée. Le livre est plutôt une proposition de réflexion sur les procédures générales en démocratie et une invitation à considérer le tirage au sort comme un moyen pertinent en de nombreuses circonstances.

Les premières pages, qui portent sur la crise de la démocratie, sont rédigées de manière superficielle, comme je l'ai dit précédemment, et le survol historique que contient la première partie l'est aussi. Le premier chapitre offre un rapide tableau sur l'usage du tirage au sort à travers les âges, depuis l'antiquité jusqu'au XVIII^e siècle (dans certaines républiques italiennes). Cette partie du livre me paraît finalement constituer une sorte d'appel à l'autorité, lequel consiste à faire valoir que proposer le tirage au sort comme procédure politique ne relève pas de l'imagination délirante puisqu'elle a été tentée à plusieurs reprises dans l'histoire occidentale, notamment par les Grecs et les Romains (dont on connaît l'importance dans notre imaginaire

démocratique). La section sur la démocratie grecque, qui est la plus détaillée, permet néanmoins de voir que le tirage au sort, une procédure assez commune dans les cités helléniques, semblait avoir plusieurs effets bénéfiques, notamment en contribuant à atténuer les phénomènes de concentration de pouvoir et de corruption.

L'auteur prend son envol dans la deuxième moitié du livre (chapitres 2 et 3) qui est à mes yeux nettement plus consistante que la précédente. Après avoir bien souligné que la pratique du scrutin s'avère à maints égards peu satisfaisante, Bonin présente son plaidoyer pour que l'on considère l'intérêt du hasard dans la vie politique contemporaine. Le tirage au sort pourrait constituer, dans certaines circonstances (que la recherche pourra à terme identifier avec passablement de précision), un moyen pour atténuer l'élitisme institutionnel, réduire les distorsions dans la représentation et contrer le manque de participation.

Le tirage au sort n'est donc pas présenté comme une panacée. Le livre est plutôt une proposition de réflexion sur les procédures générales en démocratie et une invitation à considérer le tirage au sort comme un moyen pertinent en de nombreuses circonstances.

À l'appui de sa proposition, Bonin fait voir que l'on dispose d'ores et déjà d'un matériel ample pour évaluer l'intérêt de ladite mesure et son applicabilité. Non seulement dispose-t-on d'un corpus de recherche universitaire non négligeable, mais on possède d'ores et déjà de très amples matériaux d'observation puisque le recours au hasard est fréquent dans toutes sortes de domaines de la vie sociale hors de la politique. L'auteur mentionne notamment la composition de jurys, l'attribution de certains biens rares (par exemple, les places de camping dans certains parcs nationaux) sans oublier les sondages qui ont été objet d'innombrables recherches (permettant notamment de mieux comprendre une foule de microphénomènes relatifs à la sélection aléatoire). L'auteur a par ailleurs identifié de nombreuses expériences politiques dont on pourra analyser plus avant les résultats, mais qui lui semblent passablement satisfaisantes à première vue : un peu partout dans le monde occidental, des panels et des assemblées citoyennes ont été



constitués par un recrutement aléatoire pour étudier des problèmes complexes et proposer des solutions. Bonin recense enfin quelques tentatives de grande envergure (en Belgique, en Islande ou en Irlande) qui semblent moins prometteuses, non pas tant parce qu'elles ont raté les objectifs, mais en raison des réactions politiques qu'elles ont provoquées.

Le point de vue de Bonin, redisons-le, est nuancé. À ses yeux, l'utilité du tirage au sort est contingente et dépend à la fois des objets considérés et des conditions d'application -- comme pour le scrutin du reste. Une objection qui vient immédiatement à l'esprit pour ce qui concerne le recours au tirage au sort est la question de la compétence.

Au moment de rédiger ces lignes, j'entends des commentaires virulents sur les capacités des jurys à rendre des jugements solides dans des causes très complexes comme celle qui concerne l'accident ferroviaire de Lac-Mégantic. Tel professeur de droit suggérerait même l'abolition des jurys pour de nombreux types de causes et ce, en raison du flagrant manque de compétence que produit le mode de sélection des jurés. On trouve justement dans le livre des pages très intéressantes à ce propos et sur le phénomène de la décision. Bonin cite le travail d'Hélène Landemore, une politologue américaine, qui tend à démontrer que si, en certaines circonstances, un panel décisionnel constitué de manière absolument aléatoire peut être dépassé par la complexité de l'information, il arrive souvent que, dans d'autres conditions, il soit significativement plus efficace qu'un panel d'experts ou des technocrates parce que la composition apporte ce que l'on nomme de la diversité cognitive. Ainsi, s'agissant de répondre aux besoins d'une clientèle précise, celle d'un service d'aide sociale par exemple, un panel décisionnel constitué au hasard permettrait de réduire l'impact des biais des questionnaires et d'élargir nettement la base d'information.

VOIR LA DÉMOCRATIE...

à la page 12

LA DÉMOCRATIE...

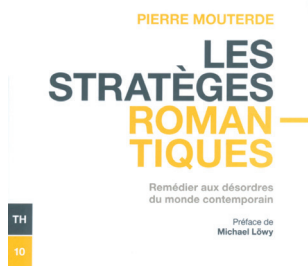
suite de la page 10



Voilà au total un livre fort intéressant qui atteint son objectif de nous amener à élargir nos conceptions des institutions démocratiques et à reconnaître un réel sérieux à ce type de proposition. On voit tout de suite son intérêt face à des enjeux forts comme, par exemple, la faible participation dans la vie démocratique des villes, des commissions scolaires, des comités d'école. En tout cas, voyant le fonctionnement de plusieurs instances de mon université, je serais très favorable à ce qu'on tente des expériences du côté des tirages au sort... Une dernière remarque: le titre choisi par la maison d'édition me semble un peu malheureux, le mot «hasardeux» étant péjoratif puisqu'il signifie une prise inconsidérée de risque. ❖

PIERRE MOUTERDE
**LES STRATÈGES
 ROMANTIQUES.
 REMÉDIER AUX
 DÉSORDRES
 DU MONDE
 CONTEMPORAIN**

Montréal, Écosociété, 2017,
 184 pages



Le titre choisi par Pierre Mousterde frappe l'esprit: l'ambition de l'auteur est de contribuer au renouvellement de la pensée politique de gauche afin qu'elle acquière à la fois plus d'efficacité politique et plus de capacité libératrice. Le terme «stratège» désigne la capacité d'élaborer une action politique ample et efficace, parce que fondée sur une lecture profonde et systématique des sociétés et des conjectures tandis que la notion de «romantisme» semble désigner la recherche d'une vie authentique et intégrale qui s'émancipe de contraintes du contexte capitaliste.

On trouve dans ce livre une critique forte de la modernité néolibérale dont les principales conséquences sont, en contexte de capitalisme exacerbé et de massification des rapports sociaux, la fragmentation de l'existence et la dislocation de la vie collective. Pour l'auteur, la principale tâche qui s'impose aux mouvements progressistes est de remédier à ces problèmes de fragmentation et de réification de la vie, d'où la nécessité de commencer par l'identification de grandes dimensions négligées (y compris par la pensée et l'action politiques de gauche). À savoir: la question du sens, le rapport au temps, la colonisation du désir, l'importance de l'amour ainsi que la religion et le problème du lien social. Les divers chapitres du livre explorent en succession ces différents thèmes.

On sent bien que, pour l'auteur, le capitalisme néolibéral n'est pas seul coupable. Mousterde voit aussi des torts du côté de la gauche classique, dont l'action est tournée vers les considérations économiques et les calculs politiques, de même que du côté des rationalismes de tous poils et de toutes les entreprises de «déconstruction». Tout cela a contribué à «désenchanter» le monde au point de le rendre pratiquement invivable.

On trouve donc dans le livre un appel à considérer toutes ces dimensions (le besoin de sens, l'importance du lien, etc.) pour redonner un souffle aux mouvements qui aspirent à l'émancipation des humains. Par contre, qu'on ne s'y trompe pas: l'ouvrage ne va pas au-delà de l'entreprise critique, laquelle est menée à coups de références philosophiques (souvent passablement convenues: Benjamin, Arendt, Nietzsche, Badiou). Il n'est de ce fait guère question de réfléchir aux moyens pratiques de refonder la gauche et de chercher à lui donner un élan permettant de véritablement «remédier aux désordres du monde contemporain» (sous-titre du livre). C'est pourquoi il me semble que le livre reste finalement bien en deçà de ses ambitions affichées. Les développements portant sur la figure du «stratège» ne se trouvent qu'en conclusion et se limitent à quelques lignes générales et bien vagues.

Martin David-Blais

BIENVENUE...

suite de la page 11



Plus de «nous» dit-il, plus de volonté de se centrer vers un projet commun. La lutte pour la souveraineté de notre pays nous offrait pourtant la possibilité de nous engager dans la construction d'un État et d'une définition de nous-mêmes, souligne l'auteur. Le Non qui a triomphé de justesse au référendum de 1995 est un «oui sans majuscule ni transcendance à la vie ordinaire» (p. 60). Voilà dans l'ensemble des propos durs qui témoignent de l'immense déprime post-référendaire de tous ceux qui ont rêvé le pays du Québec. Mathieu Bélisle est le fier représentant des survivants à ce gâchis.

Je me suis demandé en lisant cet essai comment on pouvait si facilement définir tout un peuple composé de tant de personnes différentes; un dont la moitié a voté oui au référendum de 1995 tandis que l'autre moitié votait non; un peuple scié en deux. Qui sont ces Québécois dont Mathieu Bélisle parle? L'essayiste parvient cependant merveilleusement bien à nous entretenir de l'âme collective du pays (un nous, donc?) et des strates qui en se superposant les unes aux autres ont façonné cette âme qui n'est donc pas morte. L'une de ces strates est bien sûr le catholicisme. Or, le lecteur trouvera au chapitre 2 de ce livre, une thèse aussi intéressante que peu répandue, à savoir que la religion d'antan s'est toujours contenue dans une certaine tiédeur; que le legs religieux n'est pas si important qu'on le pense. Selon Mathieu Bélisle, «la désertion spectaculaire qu'ont connue les églises au cours des années 1960 se préparait depuis quelque temps déjà» (p. 115). Notre religion, dit-il, relève plus du prosaïsme que de la foi profonde, car «si elle a de tout temps reconnu la valeur du sacré et le sens du mystère, elle ne s'est jamais vraiment crue autorisée à s'en saisir et s'est pour l'essentiel investie dans le plus proche plutôt que dans le lointain, une religion en somme, qui s'est placée au service de la vie ordinaire» (p. 121). À lire à tout prix, c'est questionnant, dérangent et fort bien argumenté.

**En opposition à cette petite vie et au cynisme
 ambiant, Mathieu Bélisle nous mène sur les
 chemins de Diogène, opposant le cynisme du
 philosophe qui choisit le dépouillement dans un
 souci d'attention au monde «à celui des petits
 cyniques actuels qui refusent de sortir du cercle
 étroit de leurs intérêts personnels, qui font mine
 d'être revenus de tout alors qu'ils ne sont jamais
 allés nulle part».**

Par-delà le discours sur la vie ordinaire et tout en l'étayant, Mathieu Bélisle, en homme de lettres, nous livre dans cet essai la somme d'un grand savoir littéraire. Cette deuxième partie du livre mériterait une recension à elle seule. Il s'agit d'essais parus dans les pages de la revue *L'Inconvénient* ou encore dans *Que devient la littérature québécoise?* (Nota Bene, 2017). Le lecteur y trouvera une réflexion sur la place des livres au Québec, sur notre «désir plus ou moins inavouable de se passer d'eux» (p. 156). Ce qui n'est pas le cas de Mathieu Bélisle qui se définit comme un lecteur de tous les livres en opposition à ses parents, lecteurs d'un seul livre, la Bible. La lecture est pour lui «une activité vitale, qui engage l'être tout entier, qui le forme, l'édifie, qui le dégage de l'homme naturel et le fait entrer dans le domaine des questions essentielles – qui est celui de la culture, au sens le plus noble, le plus exigeant du terme» (p. 155). Voilà un des chemins de hauteur.

Le lecteur verra également comment, sous forme d'histoire du roman québécois, l'auteur brosse, des pages 189 à 208, un tableau où idéalisme et anti-idéalisme s'opposent, se confrontent ou cohabitent parfois dans une même œuvre, comme s'il était toujours difficile de concilier l'habitant et le coureur des bois, comme dit Yvon Rivard, Sancho et Don Quichotte, comme dit Mathieu Bélisle en opposant horizon prosaïque et goût du vertige. ❖